

« Il futuro ha un cuore antico » : parcours historique des discours sur l'intercompréhension entre langues romanes

*Il futuro ha un cuore antico: historical discourses on intercomprehension
between Romance languages*

Francisco Javier Calvo Del Olmo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/1704>

DOI : 10.4000/rlr.1704

ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2019

Pagination : 123-145

ISSN : 0223-3711

Référence électronique

Francisco Javier Calvo Del Olmo, « « Il futuro ha un cuore antico » : parcours historique des discours sur l'intercompréhension entre langues romanes », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXXIII N°1 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 28 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/1704> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlr.1704>



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Il futuro ha un cuore antico » : parcours historique des discours sur l'intercompréhension entre langues romanes

Le titre de cet article¹ reprend celui d'un livre de voyages de l'écrivain italien Carlo Levi. Ces mots feraient référence à des idéaux que seulement la Russie soviétique aurait préservés. En reprenant cette phrase, nous souhaitons tisser un fil rouge qui parcourra les discours formulés par diverses époques sur les contacts et les conflits, sur les différences et les analogies entre les langues romanes. Toutes les sciences ont une généalogie². C'est-à-dire, une filiation qui les détermine à être telles qu'elles sont. Escudé et Janin expliquent que, autour des dernières décennies

1. Cet article présente les résultats partiels de mon stage postdoctoral à l'université Grenoble-Alpes, France, au cours de l'année 2018-2019, qui s'insère dans le projet *Distância e proximidade entre portugueses, francês e outras línguas : potencial da reflexão comparativa* sous la coordination des professeurs Christian Degache (université Fédérale de Minas Gerais) et Olivier Kraif (université Grenoble-Alpes), approuvé par l'appel de coopération France-Brésil CAPES-COFECUB, numéro de projet 901/18, pour la période 2018-2019. Cette recherche a reçu le financement de l'agence CAPES (*Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior*) du ministère de l'Éducation du Brésil. Je tiens à remercier particulièrement M. Thomas de Fornel, lecteur de Français Langue Étrangère de l'Ambassade de France à l'Université Fédérale du Paraná, pour la lecture et la révision de l'article.

2. Nous retenons la quatrième acception du terme généalogie du Larousse : « rapport d'une science à l'état du savoir où elle est née et à celui où elle se développe ». Du point de vue épistémologique, des philosophes de l'envergure de Michel Foucault se sont occupés de décrire l'archéologie des pratiques et des savoirs et donc d'en établir leur généalogie.

du xx^e siècle, l'intercompréhension entre langues apparentées est apparue dans le paysage de l'apprentissage des langues comme « une sorte d'OVNI, ou plutôt d'ODNI — objet didactique non identifié — » (Escudé et Janin 2010, 9). Cependant, les mêmes auteurs ajoutent que

le fait de communiquer, directement ou indirectement, en recourant à sa langue et en comprenant celle de l'autre était en même temps une très vieille pratique, à laquelle on recourait avec un empirisme plus ou moins maîtrisé, selon les circonstances, les nécessités ou les capacités de chacun.

Ainsi, la communication entre locuteurs de variétés linguistiques plus ou moins proches fut une pratique ancestrale et, parallèlement, les sources documentaires que nous allons présenter dans notre article nous permettent de retrouver des réflexions épilinguistiques. Notre objectif est alors celui de retracer la *préhistoire* de l'intercompréhension car nous retenons comme thèse que cette base solide, ces couches séculaires de pensée ont précisément permis son assortiment et sa consolidation comme approche didactique. En outre, examiner les sources documentaires — fournies par plusieurs écrivains, philologues, linguistes et pédagogues depuis le Moyen Âge — est aussi une manière de compléter son *corpus* théorique et d'élargir ses bases épistémologiques.

Chacun parle son « latin » : réflexions sur les langues romanes du Moyen Âge jusqu'au xviii^e siècle

Nous prenons comme point de départ la *Romania* au Moyen Âge, c'est-à-dire, les territoires ayant été latinisés où l'on continuait à parler les variétés linguistiques locales issues du latin vulgaire. Cet espace géographique peut être conçu comme fragmenté, à l'image d'une mosaïque de parlers dont les variétés changeaient d'une contrée à l'autre ; en même temps, c'était un paysage fluide, ouvert à la communication, à l'interaction entre divers usagers quand ils se retrouvaient aux foires, aux ports ou dans les chemins de pèlerinage, par exemple. Il y avait une identification commune : le latin, langue de l'administration, de la culture lettrée et, évidemment, de l'Église catholique même si tout un chacun arrivait à distinguer nettement les origines géographiques de son interlocuteur par sa façon de s'exprimer. Il

faut dire que la perception de la distance et de la proximité entre les langues commence à se manifester lorsque les différentes communautés romanophones commencent à se rendre compte de leur propre identité linguistique (Wright 1989).

Même avant la parution des premières grammaires en langue vulgaire, on témoigne d'une certaine prise de conscience linguistique sur l'axe identification-distanciation chez le troubadour Raimbaut de Vaqueiras (vers 1165-1207). Ainsi, dans la tenson *Domna tant vos ai preiada*, il présente un jongleur et une dame qui dialoguent chacun dans sa langue : le premier en occitan et la dernière dans une variété nord-italienne (Riquer [1948] 2011, Caiti-Russo 2006). Le même poète écrivit aussi une chanson (*descort*) multilingue *Eras quan vey verdeyar* dans laquelle il emploie tour à tour l'occitan (langue scripturaire des chansonniers des troubadours), l'ancien français, l'italien, le galicien-portugais et le gascon (entendu comme une langue différente de l'occitan) pour suggérer la folie provoquée par l'amour (Riquer 2011). Il esquisse ainsi un *continuum* linguistique qui n'empêche guère la communication.

C'est précisément dans le domaine géographique et culturel occitan qu'apparaissent les premières manifestations d'une grammaticographie tournée vers les langues vernaculaires (Swiggers 2014). Ramon Vidal de Besalú (vers 1196-1252) écrivit en prose les *Razos de trobar* (texte datant de 1190-1210). Il s'agit d'une sorte de manuel pour enseigner la *parladura drecha* ; c'est-à-dire, composer des rimes avec propriété et correction. L'écrivain catalan ne dédaigne pas de parler de l'occitan comme du registre poétique du catalan. D'autres productions contemporaines de cette époque sont le *Donatz proensals* (datant de 1230-1240) d'Uc Faidit, destiné aux troubadours italiens, les *Leys d'Amors* du *Consistori del Gay Saber* et la *Doctrina d'acort*, cette dernière rédigée en vers par Terramagnino da Pisa tout en reprenant l'œuvre de Ramon Vidal de Besalú. On peut y ajouter les *Regles de trobar* de Jofre de Foixà (vers 1300). L'ensemble de ces ouvrages répond aux besoins d'une poétique occitane, d'une langue vernaculaire commune à une aire qui allait de la Catalogne à l'Ouest jusqu'à la vallée du Pô en Italie nord-orientale, tout en traversant l'arc de la Méditerranée.

Un peu plus tard, Dante Alighieri (1265-1321) propose une première classification des langues romanes dans *De vulgari eloquentia*, écrit entre 1302 et 1305, mais publié trois siècles plus tard par Gian Giorgio Trissino. D'après Ewert (1940), Dante s'inspire d'essais rhétoriques classiques comme l'*Ars Poetica* d'Horace et *De Inventione* de Cicéron, qu'il a dû lire de première main. Les traités sur l'occitan que nous avons cités constituent aussi des sources pour le poète florentin même s'il dépasse la perspective unilingue pour proposer une première répartition des langues romanes :

Le bloc des langues de l'Europe occidentale et méridionale est divisé en trois domaines, d'après l'isoglosse du mot exprimant l'affirmation : le domaine d'*oïl* (= domaine des FRANCI), le domaine d'*oc* (= domaine des YSPANI), et le domaine de *si* (= domaine des LATINI [= YTALICI]). Ces trois langues ont un certain rapport (repérable au plan lexical) avec le latin, et présentent des nombreuses concordances lexicales (Swiggers 2014, 16).

Le travail de Dante a été considéré comme l'amorce de la philologie romane, car il reprend les outils de la rhétorique classique pour composer une classification des langues romanes à partir de la comparaison entre les principaux espaces géographiques de la *Romania*. Si nous avançons un peu plus, au xvi^e siècle, nous retrouvons plusieurs ouvrages dont les auteurs réfléchissent sur l'utilisation stratégique des langues à des fins politiques, en faveur de l'État absolutiste et monarchique. Selon Swiggers (2014), il est possible d'affirmer que les œuvres de ce genre poursuivent les discussions linguistiques des humanistes italiens du xv^e siècle ; tels que Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini, Andrea Fiocco et même Niccolò Machiavelli qui redécouvrirent les racines latines de ces langues.

Concernant l'espagnol, il nous faut rendre compte des travaux conséquents d'Antonio de Nebrija à la fin du xv^e siècle ; puis, vers 1535, du *Diálogo de la lengua* de Juan Valdés, écrit à Naples mais uniquement publié seulement en 1736 par l'éditeur valencien Gregorio Mayans. Dans le cas du portugais, on trouve la *Grammatica da lingoagem portuguesa*, écrite par Fernão Oliveira en 1536, mais surtout deux traités incontournables : le *Dialogo em louvor da nossa lingoagem* (1540) de João de Barros (par ailleurs auteur de la *Grammatica da Língua Portuguesa*) et *Origem da língoa*

portuguesa (1606) de Nunes de Leão. L'objectif de ces humanistes portugais rentrait dans une dynamique de distanciation face à l'espagnol tout en soulignant les origines latines du portugais et disposant les deux langues ibériques sur le même niveau. Il faut noter aussi que ces traités répondent aux besoins de légitimation des empires espagnol et portugais, qui mènent à terme à cette époque une formidable expansion territoriale dont le résultat sera la création de la *Romania Nova* (au détriment de milliers de langues et de cultures en Amérique et en Afrique).

En France, l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) impose l'usage du français qui devient langue du droit et de l'administration. Dix ans plus tard, Joachim Du Bellay rédige *La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse*³. Enfin, dans le domaine italien, les dialogues et commentaires se succèdent autour de la *questione della lingua* et de l'origine de la langue vulgaire :

Certains auteurs, comme Varchi (qui dans *L'Ercolano* évoque la complexité d'une langue-ancêtre parlée ayant donné lieu aux langues romanes ; cf. Sorrento (1921) et, surtout, Celso Cittadini (1553-1627), ont fait preuve de grande perspicacité en relevant l'origine des langues romanes dans le latin populaire, langue parlée depuis le début de Rome jusqu'à la transition vers les langues romanes. Cittadini dans son *Trattato della vera origine, e del processo e nome della nostra lingua* (Venezia, 1601), montre la continuité entre le latin parlé (*lingua volgare*) et les langues romanes. Dans un travail immédiatement postérieur, *Origini della Toscana favella* (Venezia, 1604), il propose des règles de développement permettant de cerner l'évolution du latin parlé à l'italien ; Cittadini récuse la thèse classique de la « corruption linguistique », mais explique l'évolution linguistique comme un développement naturel et régulier (Swiggers 2014, 19).

Il serait impossible de donner une liste complète d'auteurs et d'œuvres. Mais, il suffit de rappeler que tous ces érudits avaient une formation classique et connaissaient profondément les outils mis à leur disposition par la rhétorique. Ainsi, même si ces ouvrages ne peuvent pas être examinés sous l'angle scientifique de la linguistique moderne, ils nous fournissent des informations précieuses sur les idées littéraires, philosophiques, et même

3. Il y a une relation directe avec le *Dialogo delle lingue* (1540) de Speroni Sperone où cet intellectuel de Padoue confronte le toscan aux langues érudites que sont latin et le grec.

esthétiques et artistiques en vigueur à leur époque. En d'autres termes, l'ensemble de ces études grammaticales, lexicales, historiques et comparatives forme une sorte de « préhistoire de la romanistique », selon la définition de Swiggers (2014) ; ce sont de véritables « tesori di erudizione », pour reprendre l'expression de Renzi et Andreose (2009). En outre, nous retrouvons un fil rouge qui les relie : celui des divergences des langues romanes face au latin, leur *source commune*, mais aussi entre elles-mêmes, tout en cherchant chacune sa propre autonomie. Finalement, cette longue période sert de préambule à la romanistique que l'on voit apparaître au XIX^e siècle « comme véritable filière (et carrière) universitaire, comme branche du savoir institutionnalisée et comme pratique conçue dans la perspective d'un projet collectif » (Swiggers 2014, 31).

Identités frappantes, nombreux rapports et analogies incontestables : la méthode comparative et la naissance de la linguistique romane au XIX^e siècle

La genèse de la linguistique romane a été directement marquée par les idées du Romantisme, imprégnées de spiritualité et d'un historicisme qui cherchait à récupérer les racines des peuples. En tant qu'hommes de lettres, les intellectuels de l'époque abordèrent la philologie comme une science positiviste d'orientation historique. Autrement dit, les travaux de Schlegel et, surtout, des Frères Grimm développèrent la méthode comparative de langues actuelles pour en définir les lois de changement et en reconstituer l'ancêtre commun. Bien sûr, les idées en vogue à l'époque reçurent l'influence des découvertes de Darwin dans le domaine de la biologie et les membres de cette première génération vont classer les langues en arbres généalogiques, notamment les langues indo-européennes, divisées en branches : le latin, le grec ancien, le sanscrit, l'ancien irlandais, le gothique etc. Ainsi, Vidos (1996)⁴ présente la naissance de la philologie indo-européenne, germanique et romane comme antérieures à la linguistique moderne.

On considère unanimement que le philologue allemand Friedrich Diez (1794-1876) est le fondateur de la linguistique

4. Nous avons eu accès à la version en langue portugaise de l'original en néerlandais.

romane car il a été le premier à appliquer la méthode historico-comparative pour cette famille lorsqu'il publia, à Bonn, sa *Grammatik der romanischen Sprachen* (apparue en trois volumes entre 1836 et 1843) et *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, en 1854. D'ailleurs, il avait publié précédemment, entre 1826 et 1829, *Die Poesie der Troubadours e Leben und Werke der Troubadours*, des ouvrages qui ont permis de retrouver la riche tradition des troubadours médiévaux chez les intellectuels romantiques de l'époque. Les travaux des premiers romanistes se trouvaient dans des conditions privilégiées (inconnues des indo-européanistes ou même des germanistes) car ils connaissaient le latin, *terminus ad quem*, et les langues romanes, *terminus ad quo*. De plus, une importante quantité de documents permettait de suivre dans le détail le parcours chronologique de ce groupe et de limiter le champ des hypothèses. Certainement les relations linguistiques entre les langues romanes et le latin avaient déjà attiré l'attention d'autres intellectuels *romantiques*, ce qui explique pourquoi cette discipline n'apparaît pas *ex novo* :

La préparation d'une romanistique scientifique, conçue comme l'étude d'ensemble de l'histoire culturelle et linguistique des pays romans est avant tout l'œuvre de trois auteurs : le français Raynouard et les allemands August-Wilhelm Schlegel et Lorenz Diefenbach. Par leurs travaux et par leurs positions théoriques, ils ont préparé la voie à Friedrich Diez. (Swiggers 2014,31)

En ce sens, le travail de Diez est précédé par celui de François-Just-Marie Raynouard (1761-1836), né à Brignoles et qui, entre 1816 et 1821, avait publié à Paris *Choix de poésies originales des troubadours*, une anthologie en six volumes sur l'ancien occitan, qu'il appelait "roman" avec une conception très particulière de cette langue. En 1821, la *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine* vient compléter sa production. Dans la préface, il exprime des objectifs de description qui se rapprochent de la méthode comparée :

L'étude approfondie de leur langue n'offrira pas moins d'avantages aux philologues, aux linguistes, aux grammairiens qui aiment à rechercher et à déterminer les rapports des idiomes, et surtout de ceux dont les éléments principaux, les formes essentielles paraissent appartenir à une origine commune. (Raynouard 1821,10)

C'est pourquoi son travail part de la constatation des ressemblances entre les langues nationales de cette « Europe latine » ; c'est-à-dire, le français, l'espagnol, le portugais, l'italien mais aussi les variétés moins reconnues, « dont l'idiome vulgaire se rattache aux idiomes de ces peuples » (Raynouard 1821,10). Cependant, l'explication qu'il en donne — exposée déjà dans le discours préliminaire — s'est avérée erronée car il considère que l'ancêtre commun était la langue des troubadours employée au Moyen Âge :

Vous [locuteurs romanophones] êtes sans doute surpris et charmés des identités frappantes, des nombreux rapports, des analogies incontestables que vous découvrez sans cesse entre vos langages particuliers ; permettez-moi de vous expliquer la cause ; c'est qu'il a existé, il y a plus de dix siècles, une langue qui, née du latin corrompu, a servi de type commun à ces langages. Elle a conservé plus particulièrement ses formes primitives dans un idiome illustré par des poètes qui furent nommés troubadours. (Raynouard 1821, 10-11)

Il faut dire que Raynouard avait pris en considération non seulement l'étude et la description de la langue des troubadours, qu'il appelait langue romane, mais aussi la relation de celle-ci avec les autres langues latines. De cette façon, l'activité de Raynouard s'encadre dans la comparaison des langues latines, issues d'une source commune. Dans son esprit, on trouve déjà des stratégies et des réflexions qui seront plus tard largement exploitées par les approches plurielles. Ainsi, à la fin de la préface de sa *Grammaire romane, ou grammaire de la langue des troubadours*, il affirme :

Un esprit observateur reconnaîtra aisément dans les langues de l'Europe latine une foule de mots, de tournures, de locutions, etc., qu'aujourd'hui les grammairiens indiquent comme des exceptions à la règle générale, tandis que ce ne sont, au contraire, que les résultats de la règle primitive conservée dans ces mots, ces tournures, ces locutions, et abrogée ou tombée en désuétude dans les mots, tournures et locutions analogues ; ces prétendues exceptions semblent être restées dans ces divers idiomes pour attester l'origine primitive et commune. Mais serions-nous surpris de tels changements qu'amènent partout le temps et l'usage ? Dans combien d'autres points plus importants, ce qui était jadis la règle générale est devenu aujourd'hui l'exception, et ce qui autrefois n'était que l'exception, est devenu la règle générale ! (Raynouard, 1816,12)

La fin de cette réflexion nous rappelle les très célèbres vers d'Horace, restés une référence de la rhétorique au fil des siècles

bien qu'énoncés il y a deux mille ans : « multa renascentur quae iam cecidere cadentque quae nunc sunt in honore vocabula, si volet usus, quem penes arbitrium est et ius et norma loquendi ». De surcroît, cet exercice de comparaison permet une approche différente des langues romanes ; il ne s'agit plus d'une dynamique de la distanciation des langues (face au latin et face aux langues voisines) mais, plutôt, d'une quête d'identification de sa propre langue dans les mots, les tournures, les locutions employés par les locuteurs d'autres langues. Finalement, on retrouve une familiarité frappante construite sur les jeux des différences et des ressemblances : ce qui avait été rejeté par certaines normes standardisées demeure la règle d'usage chez d'autres communautés de locuteurs.

Nous avons vu que la récupération érudite de la littérature médiévale écrite en langue d'oc caractérise le fondement premier de la philologie et de linguistique romane mais elle servira aussi de point de départ pour la formation du Félibrige, mouvement littéraire qui a comme objectif de faire renaître une littérature d'oc attachée aux traditions populaires du Midi. Les Félibres, avec Frédéric Mistral (1830-1914) en tête du mouvement, considéraient qu'il ne suffisait pas d'étudier la langue et la littérature anciennes mais qu'il fallait aussi s'engager dans le projet d'épurer la langue vivante par une activité poétique de renouvellement⁵. Ainsi, (re)créer la littérature et légitimer la langue est un processus d'élaboration linguistique qui tourne sur le même axe, sous l'influence des idées et des discours esthétiques, artistiques et politiques de l'époque. À ce propos, il nous faut présenter brièvement le discours épilinguistique de Mistral ; l'auteur de *Mirèio* manifeste une vision de l'identité culturelle et linguistique qui englobe l'ensemble des peuples latins. Pour lui, l'idéal politique serait une confédération ou une union latine, une fraternité de langue qui s'opposerait aux frontières, responsables de la méfiance — ou même de l'hostilité ouverte — entre voisins. Lors des Fêtes Latines célébrées à Montpellier⁶, Mistral récita la pièce *A la raço latino*, un poème composé de sept octaves

5. Certes, l'ancienne lyrique occitane leur a fourni une source incomparable d'inspiration, de thèmes, de strophes et de formes poétiques pour établir un lien avec un passé de splendeur littéraire.

6. Il est assez facile de dater le poème grâce à l'information que nous donne l'incipit : « PÈÇO DICHÒ A MOUNT-PELIÉ, SUS LA PLAÇO DÓU PEIROU, LOU 25 DE MAI DE 1878 ». En suite, il sera publié dans *Lis isclos d'or* (1889).

alternées avec un refrain. Dans la première strophe (v. 5-12), la *race latine* est circonscrite au territoire le plus proche, associée aux valeurs apostoliques et religieuses et au travail agricole, consistant à semer et à récolter les fruits. Dans la deuxième strophe, il aborde le rôle principal de la *langue romane*, héritage partagé par les peuples latins :

Ta lengo maire, aquéu grand flume
 que pèr sèt branco s'espandis,
 largant l'amour, largant lou lume
 coume un resson de Paradis,
 ta lengo d'or, fiho roumano
 dóu Pople-Rèi, es la cansoun
 que rediran li bouco umano,
 tant que lou Verbe aura resoun. (Mistral 1889, 220)

Il est frappant de constater que Mistral désigne les langues romanes comme une seule et même *lengo maire* (langue mère) qui coule comme une rivière divisée en sept bras. On vient de voir que les premiers travaux de la linguistique romane avaient mis en lumière les langues de la famille qui possèdent un prestige culturel et un degré élevé de normalisation ; c'est-à-dire les cinq langues nationales : espagnol, français, italien, portugais et roumain ; mais aussi la langue d'oc grâce à sa solide tradition textuelle. À son tour, Mistral y ajoute le catalan, atteignant ainsi le numéro sept : sept langues filles de Rome ; nombre qui a une valeur symbolique considérable. D'ailleurs, ce sont les sept langues représentées par les poètes qui participaient aux Fêtes Latines.

Après les fondateurs de la linguistique romane, les nouvelles générations consacrent leurs efforts à systématiser la méthode comparatiste. Ainsi, Wilhelm Meyer-Lübke (1861-1936) revoit les théories de Diez et publie les quatre volumes de la *Grammatik der romanischen Sprachen* entre 1890 et 1902 (et la traduction française *Grammaire des langues romanes*). Il rédige aussi une introduction à l'étude de la linguistique romane, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* (1901), et encore le dictionnaire étymologique roman : *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (1935). D'autres importantes figures de cette génération de linguistes s'occupent des relations entre la langue française et les langues régionales (appelées patois) ; comme le sémanticien alsacien Michel Bréal (1832-1915), professeur au

Collège de France et inspecteur général de l'Instruction Publique pour l'enseignement supérieur. Comme le dit Escudé (2016, 5) : « Michel Bréal, éloigné de tout chauvinisme et de tout racisme linguistique, promeut l'usage littéraire, social, scolaire des langues, jetant les bases d'une pragmatique sociolinguistique en contradiction avec l'idéologie nationaliste du temps. » Il faut noter que l'influence du Félibrige se fait aussi sentir dans les cercles intellectuels du Midi (et de Paris), surtout en prenant compte la relation épistolaire entre Bréal et Mistral (Décimo, 2000).

Dans les mêmes décennies, Gaston Paris (1839-1903), qui avait été disciple de Diez à Bonn, fait une réflexion très intéressante dans une lettre datée du 18 janvier 1857, qu'il envoie à son ami Amédée Durande par rapport à sa lecture du *Roman du Renard* en ancien français⁷. Il met en rapport l'histoire de la langue, les couches diachroniques d'un même système, avec les autres langues et/ou variétés proches :

L'étude du français ancien facilite considérablement celle de l'italien. Dans ce temps-là, ces deux langues, sorties de la même souche, avaient une foule de mots communs ; l'italien depuis lors a peu changé ; mais le français s'est tout à fait transformé, en sorte que l'italien moderne ressemble plus au vieux français qu'au nouveau. Quand je connaîtrai bien le roman et l'italien, le provençal sera peu de chose ; et avec le provençal et l'italien, qu'est-ce que l'espagnol ? Je voudrais savoir autant de langues que peut en contenir mon cerveau : c'est autant de cercles concentriques qui agrandissent et les connaissances et l'étendue du jugement. (Paris *apud* Bähler 2004, 4)

Ce même *continuum* est évoqué par Ferdinand Buisson (1841-1932) dans l'édition de 1882 du *Dictionnaire de pédagogie*, dans lequel il préconise les applications pédagogiques de la comparaison linguistique et se plaint parce qu'« on se borne encore à étudier la langue française en elle-même ou tout au moins à la comparer à sa mère, la langue latine, sans la rapprocher de ses langues sœurs : l'italien, l'espagnol, le provençal » (Buisson *apud* Escudé 2016, 7).

En résumé, dans ce mouvement, nous avons rappelé la naissance de la linguistique romane à partir des études comparées, car c'est

7. Il utilise le terme roman pour nommer l'ancien français.

à travers l'exercice de comparaison des variétés néolatines que surgit la théorie sur leur origine commune qui n'est pas le latin des textes classiques mais une langue née à la suite de la désagrégation de l'Empire romain. Selon Raynouard, cette langue aurait été celle des troubadours mais, depuis les travaux de Diez, la théorie du latin vulgaire sera largement acceptée. D'ailleurs, nous avons mentionné le mouvement du Félibrige pour illustrer le dialogue existant entre les discours scientifiques, littéraires et artistiques de l'époque, tous sous l'influence du Romantisme qui laissa une très forte empreinte dans les esprits de la première moitié du XIX^e siècle. En d'autres termes, nous avons voulu mettre l'accent sur l'importance des études comparées dans la généalogie de la linguistique et de la philologie romanes en tant que disciplines des sciences humaines.

L'intercompréhension comme fait de communication aisée avec le vaste monde latin : approches pédagogiques et questions politiques avant la première guerre mondiale

La parution, en 1916, du fameux *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (publié par ses disciples Charles Bally et Albert Secheyave avec la collaboration d'Albert Riedlinger) peut être considérée comme une révolution épistémologique car, désormais, la dichotomie entre synchronie et diachronie dépasse les comparaisons historicistes du XIX^e. Ainsi, l'approche du structuralisme s'engage à décrire une compétence plus vaste, plus fondamentale : celle du langage dont les différentes expressions se situent dans le temps et dans l'espace. Certes, elles sont distinctes les unes des autres mais elles sont aussi incontestablement apparentées. Ce tout nouveau paradigme va orienter et déterminer le développement de la linguistique tout au long du XX^e siècle (Renzi et Andreose 2009, 110). Curieusement, c'est à ce moment précis qu'on retrouve les premières mentions du mot *intercompréhension* proprement dit. Comme l'expliquent Escudé et Janin (2010, 35), qui se sont interrogés sur l'origine de ce terme : « Le linguiste auvergnat Albert Dauzat cite plusieurs textes, vers 1913, de son collègue provençal Jules Ronjat, qui parle d'intercompréhension pour traiter la capacité des locuteurs à comprendre des dialectes de différentes langues de même famille. »

Nous allons à présent examiner les réflexions de Jules Ronjat (1864-1925) et de Jean Jaurès (1859-1914) autour de ce terme dont la nouveauté épistémologique repose sur la mise en valeur de l'exercice de comparaison dans un but pédagogique et en faveur d'un projet d'éducation des jeunes qui souhaite dépasser le modèle centraliste et monolingue promu par les autorités de Paris. Il faut remarquer que les enjeux pédagogiques ont été rattrapés par les enjeux politiques, comme nous le verrons par la suite.

Ronjat, membre du Félibrige⁸ et proche des idées de Michel Bréal, et plus tard de Jean Jaurès, publie deux thèses pour aborder le bilinguisme du point de vue des structures de la langue (phonologie et morphosyntaxe) mais aussi des représentations des langues dans la société où elles sont distribuées, légitimées, hiérarchisées, valorisées (ou non). De toute sa vaste production, nous nous intéressons ici à ces deux ouvrages et nous en proposons une lecture sociopragmatique. La première des thèses, intitulée *Le Développement du langage observé chez l'enfant bilingue*, va donc pénétrer plusieurs espaces et domaines de recherche tout en essayant de répondre aux questions qui permettent d'expliquer et de décrire le comportement des enfants en présence de deux langues en apprentissage simultané. Ronjat fait l'expérience avec son propre fils, Louis, élevé en français par son père et en allemand par sa mère. Grâce à cela, il a démontré qu'un seul individu peut parfaitement gérer deux langues. Néanmoins, la thèse de Ronjat allait contre « la doxa nationaliste européenne qui vo[ya]it dans le bilinguisme une sorte de développement aberrant et nocif d'une forme langagière » (Escudé 2016 : 11).

Dans sa deuxième thèse, intitulée *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, on retrouve pour la première fois le terme d'*intercompréhension*. Ronjat s'engage à répondre à l'avis de Gaston Paris selon lequel « le patois n'a pas de syntaxe distincte de celle du français : il n'est qu'une déformation d'une "vaste tapisserie" de parlers communs qui trouve dans le français, langue urbaine, littéraire, politique, moderne, sa norme aboutie » (Escudé 2016, 11). D'une certaine manière, cet

8. En 1902, Mistral le nomme Baile du Félibrige puis Ronjat sera élu Majoral, en 1904.

avis contraste avec la réflexion de Gaston Paris sur la lecture en ancien français que nous avons présenté dans la section précédente. Chez Ronjat, l'intercompréhension est un « fait » (pas un concept ou une théorie). Sa thèse peut alors se résumer en une phrase : « pour constater ce fait d'intercompréhension il suffit de posséder pratiquement à fond un parler provençal quelconque » (Ronjat 1913,13). Nous considérons que le mot « fait » correspond à « pratique langagière ». En conséquence, posséder un parler ou une variété linguistique romane favorise la compréhension et l'interaction avec des usagers d'autres langues apparentées :

Les différences de phonétique, de morphologie, de syntaxe et de vocabulaire ne sont pas telles qu'une personne possédant pratiquement à fond un de nos dialectes ne puisse converser dans ce dialecte avec une autre personne parlant un autre dialecte qu'elle possède pratiquement à fond. Cette observation s'applique aux parlers catalans du Roussillon et même, pour peu que les interlocuteurs y mettent quelque bonne volonté, de Catalogne et des Baléares. Si je n'ai pas compris les parlers catalans dans cet *Essai de syntaxe*, c'est que la condition sociale et le développement littéraire leur ont fait une situation très différente de celle des parlers provençaux. Non seulement dans les assemblées félibréennes, qui réunissent des hommes de quelque culture ou tout au moins de quelque entraînement linguistique, mais aux foires, dans les cabarets des villages situés à la rencontre de dialectes différents, j'ai toujours vu se poursuivre sans difficulté entre gens des pays les plus divers, les conversations familières comme les discussions d'affaires. On a le sentiment très net d'une langue commune, prononcée un peu différemment ; le contexte fait saisir les sons, les formes, les tournures et les vocables qui embarrasseraient s'ils étaient isolés ; tout au plus a-t-on quelque fois à répéter ou à expliquer un mot, ou à changer la tournure d'une phrase pour être mieux compris (Ronjat 1913, 11-12).

Quoi qu'il en soit, Ronjat démontre que l'occitan est bel et bien une langue différente du français avec sa spécialisation langagière à partir des données que lui fournissent ses enquêtes géolinguistiques. Cette thèse, opposée à l'officielle, aura des répercussions politiques :

Il y a évidemment deux grandes langues (au sens géographique et démographique du terme) littéraires et populaires en France, et non pas une, comme la pensée officielle et nationaliste, d'Ernest

Renan à Gaston Paris, le stipule. Non seulement il y a deux langues, mais cela n'est pas grave : on peut parfaitement appartenir au même espace politique — si celui-ci respecte la réalité humaine, langagière, culturelle, sociale, etc. de son territoire uni — et être de deux espaces langagiers distincts. (Escudé 2016, 11)

Dans ce contexte, l'intercompréhension jouerait un rôle central pour rapprocher les locuteurs de langues distinctes, en deçà et au-delà des frontières nationales ; tout en reprenant l'esprit de fraternité pan-romane de Mistral. Néanmoins, Sauzet (2016) et Escudé (2016) relèvent qu'il y a eu un manque de reconnaissance des travaux de Ronjat, longtemps ignorés par les futures générations de linguistes. L'explication aurait un caractère politique et idéologique. Tout d'abord, le fait de défendre l'identité de l'occitan comme langue autonome face au français nie le monolinguisme auquel s'engageaient les autorités de l'Éducation nationale en France ; d'autre part, il est à noter que la thèse sur le bilinguisme français-allemand allait à l'encontre du nationalisme français et le sentiment anti-allemand qui précédait la première guerre mondiale. Cela remet en cause l'équation d'une langue unique pour la constitution d'une nation et ouvre des voies de communication à l'intérieur de la famille romane (français-occitan) et aussi au-delà de ce groupe linguistique (français-allemand).

En outre, Escudé (2016) estime que le terme *intercompréhension*, d'après la définition de Ronjat, fait écho à ce que Saussure nommait la « propagation des ondes linguistiques », dans le chapitre IV de la Quatrième partie de son *Cours de Linguistique Générale* qu'il consacre à la linguistique géographique. Ainsi, la propagation des ondes linguistiques progresse dans la tension car « dans toute masse humaine deux forces agissent sans cesse simultanément et en sens contraires : d'une part l'esprit particulariste, l'"esprit de clocher" ; de l'autre, la force d'"intercourse", qui crée les communications entre les hommes » (Saussure, 352). En d'autres termes, nous retrouvons chez Saussure, les dynamiques de distanciation (ce qu'il appelle *l'esprit particulariste*) et d'identification (l'*intercourse* qui permet la communication). Cependant, la principale innovation du concept d'intercompréhension de

Ronjat⁹ dans ce panorama épistémologique est celle d'intégrer les deux dynamismes dans « la faculté de comprendre — et de produire — entre deux locuteurs parlant deux dialectes d'une même langue, deux langues d'un même système » (Escudé 2016, 13). Autrement dit, l'intercompréhension permet à la fois l'identification des groupes avec les particularismes de leur langue ou de leur variété (dialectes, sociolectes, génératiolectes, idiolectes) et, en même temps, ouvre la communication et la cohabitation avec d'autres groupes humains. D'ailleurs, « la faculté de parler une langue : la pragmatique de la compréhension donne conscience que la langue que l'on parle est intelligible, ce qui est sa première qualité » (Escudé, 2016, 14).

Contemporain des thèses de Ronjat, Jean Jaurès (1859-1914) — philosophe marxiste, homme politique, parlementaire socialiste, journaliste et pacifiste — publie deux articles pour aborder des questions linguistiques appliquées à la formation des nouvelles générations. Il faut rappeler que Jaurès était né à Castres, dans le département du Tarn, et qu'il parlait l'occitan. Le premier de ces deux articles, intitulé « L'Éducation Populaire et les "patois" », est rédigé à Lisbonne avant de partir pour un voyage en Amérique du Sud, puis publié dans le journal toulousain *la Dépêche* le 15 août 1911¹⁰. Il s'y interroge :

Pourquoi ne pas profiter de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore ce que l'on appelle d'un nom grossier « le patois ». Ce ne serait pas négliger le français : ce serait le mieux apprendre, au contraire, que de le comparer familièrement dans son vocabulaire, sa syntaxe, dans ses moyens d'expression, avec le languedocien et le provençal. Ce serait, pour le peuple de la France du Midi, le sujet de l'étude linguistique la plus vivante, la plus familière, la plus féconde pour l'esprit.

Il propose ainsi de prendre les variétés de l'occitan, idiome maternel des écoliers, comme point de départ pour mieux apprendre le français, la langue de la République. Par ailleurs, il déprécie le mot « patois » pour la dénomination de la langue

9. Il faut bien rappeler que Charles Bally et Albert Sécheyne, les deux éditeurs du Cours, remercient dans l'introduction Ronjat d'avoir relu le manuscrit avant l'impression.

10. Nous avons eu accès à des versions numérisées des deux articles de Jaurès dont les références apparaissent en bibliographie.

et préfère le terme provençal ou languedocien. En définitive, la comparaison de celles deux langues proches encouragerait l'apprentissage plus élargi d'autres langues romanes et, encore, du latin et de l'histoire de la langue :

Par là serait exercée cette faculté de comparaison et de raisonnement, cette habitude de saisir entre deux objets voisins, les ressemblances et les différences, qui est le fond même de l'intelligence. Par là aussi, le peuple de notre France méridionale connaît un sentiment plus direct, plus intime, plus profond de nos origines latines. Même sans apprendre le latin, ils seraient conduits, par la comparaison systématique du français et du languedocien ou du provençal, à entrevoir, à reconnaître le fonds commun de latinité d'où émanent le dialecte du Nord et le dialecte du Midi. Des siècles d'histoire s'éclaireraient en lui et, penché sur cet abîme, il entendrait le murmure lointain des sources profondes.

D'une manière similaire aux thèses de Ronjat, la défense de la diversité linguistique et culturelle doit être le moteur d'une éducation humaniste, un vœu cher à Jean Jaurès pour l'avenir, qui nous semble toujours d'une brûlante actualité aujourd'hui.

C'est de Lisbonne que j'ai écrit ces lignes, au moment de partir pour un assez lointain voyage, où je retrouverai d'ailleurs, de l'autre côté de l'Atlantique, le génie latin en plein épanouissement. C'est de la pointe de l'Europe latine que j'envoie à notre France du Midi cette pensée filiale, cet acte de foi en l'avenir, ces vœux de l'enrichissement de la France totale par une meilleure mise en œuvre des richesses du Midi latin.

Le deuxième article de Jaurès sur le plurilinguisme, « Méthode comparée », est écrit à son retour de voyage et publié dans la *Revue de l'Enseignement Primaire* le 15 octobre 1911. Tout d'abord, l'utilisation de ce terme par Jaurès dans le titre est assez remarquable, puisqu'il provient de la linguistique. L'auteur commence par narrer quelques expériences personnelles lors de ses voyages en observant le bilinguisme basque-français chez les enfants de Saint-Jean-de-Luz puis se concentre sur les mécanismes de comparaison entre les langues latines :

J'ai été frappé de voir, au cours de mon voyage à travers les pays latins que, en combinant le français et le languedocien, et par une certaine habitude des analogies, je comprenais en très peu de jours le portugais et l'espagnol. Si, par la comparaison du français et du

languedocien, ou du provençal, les enfants du peuple, dans tout le Midi de la France, apprenaient à trouver le même mot sous deux formes un peu différentes, ils auraient bientôt en main la clef qui leur ouvrirait, sans grands efforts, l'italien, le catalan, l'espagnol, le portugais. Et ils se sentiraient en harmonie naturelle, en communication aisée avec ce vaste monde des races latines, qui aujourd'hui, dans l'Europe méridionale et dans l'Amérique du Sud, développe tant de forces et d'audacieuses espérances.

La lecture de ces deux articles est complémentaire et permet d'en cerner les points de contact ainsi que d'observer les circonstances qui en ont motivé l'écriture. Son discours comparatiste sur les langues régionales de la France a une déclinaison manifestement politique car il conclut : « il y a là un problème de la plus haute importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention des instituteurs ».

À notre avis, l'atout des discours de Jaurès et de Ronjat est celui d'exploiter l'exercice de comparaison dans un but pédagogique et œuvrant pour un projet d'éducation des nouvelles générations. Par malchance, l'espoir de rassemblement entre les peuples, la construction d'une « fraternité du langage », contraste avec les événements dramatiques qui vont se produire pendant les années successives. Dans le lourd climat d'avant-guerre de l'été 1914, Jean Jaurès est assassiné à Paris tandis que Ronjat, considéré germanophile, sera obligé de s'exiler en Suisse avec son épouse Ilse Loebell et leur fils Louis. La pensée de ces deux intellectuels restera ainsi longtemps ensevelie par la violence de la guerre, de la haine et de l'intolérance. Mais, comme une sorte de semence qui germe au réveil du printemps, ces ouvrages seront récupérés postérieurement pour les idées qu'ils apportent aux chercheurs sur le bilinguisme, la formation linguistique, le plurilinguisme, le multiculturalisme et l'intercompréhension entre les langues romanes.

En guise de conclusion

Dans les sections précédentes, nous nous sommes appuyés sur les discours produits au long des siècles sur la diversité langagière, sur la prise de conscience des identités linguistiques et sur la possibilité de comprendre les autres parlers romans à partir de la langue maternelle. Comme le précisent Escudé et Janin (2010,

40), la conscience du contact des langues est centrale dans les pratiques d'intercompréhension car elle dépend de l'attitude et de l'intentionnalité des interlocuteurs. De cette façon, les discours qui renforcent, implicitement ou explicitement, un sentiment d'appartenance commune contribuent à passer de la *contiguïté* à la *continuité* entre les langues dans une perspective variationniste qui met en relief le bagage linguistique et culturel des individus. Placée entre les dynamiques de distanciation et d'identification, la compréhension de la langue de l'Autre reste comme une porte ouverte au dialogue. Le sémiologue et écrivain piémontais Umberto Eco soutenait précisément cette approche pour bâtir une citoyenneté au-dessus des frontières politiques, lorsqu'il affirmait :

Un'Europa di poliglotti non è un'Europa di persone che parlano correntemente molte lingue, ma nel migliore dei casi di persone che possono incontrarsi parlando ciascuno la propria lingua e intendendo quella dell'altro, che pure non saprebbero parlare in modo fluente, e intendendola, sia pure a fatica, intendessero il "genio", l'universo culturale che ciascuno esprime parlando la lingua dei propri avi e della propria tradizione. (Eco 1994, 376-377)¹¹

Nous avons vu se réaffirmer (à plusieurs reprises, par plusieurs intellectuels) la compréhension réciproque des locuteurs romans grâce au *continuum* linguistique et à la cohabitation séculaire entre ces peuples. Mais une question, semblerait-il, reste ouverte : souhaitent-ils vraiment se comprendre ? Échanger entre eux sans avoir recours à l'anglais, véhicule de la pensée hégémonique soutenu par une logique monolingue et globalisée ? Hélas, au fil des siècles, d'innombrables exemples nous ont fait voir le contraire : notamment les décisions prises par les autorités dans le but de promouvoir une politique de ségrégation, de polarisation entre voisins et d'anéantissement de la diversité.

D'autre part, nous avons observé que les discours comparatistes sont une constante car la construction d'une identité propre

11. Une Europe de polyglottes n'est pas une Europe de personnes qui parlent couramment beaucoup de langues, mais, dans la meilleure des hypothèses, de personnes qui peuvent se rencontrer en parlant chacun sa propre langue et en comprenant celle de l'autre, qui ne sauraient pas non plus parler couramment, et tout en la comprenant, bien que difficilement, pourraient comprendre le « génie », l'univers culturel que chacun exprime en parlant le langage de ses ancêtres et sa propre tradition.

ne peut se faire que par l'intermédiaire des autres. À notre avis, les discours linguistiques, politiques, sociaux et pédagogiques présentés dans ces pages apportent des clés d'interprétation dans cette direction. Les enjeux de la gestion des langues sont nombreux et des réponses commencent à émerger des champs de la linguistique, de la didactique mais aussi de la politique. Les expériences pédagogiques en intercompréhension, entamées dans les années 1990, se sont poursuivies et ont abouti aux *Approches Plurielles de l'Enseignement des Langues et des Cultures*¹² (Candelier 2009). Dans ce cadre de reformulation paradigmatique, la linguistique romane peut toujours faire d'importantes contributions. Ainsi, Brea (2010, 288) évoque « las infinitas posibilidades que la Lingüística Románica ofrece en la consecución de la intercomprensión lingüística » ; alors qu'Alen Garabato (2009, 41) constate que « la sociolinguistique romaniste ne peut pas ignorer ces nouvelles donnes qui jouent et qui joueront un rôle important dans le "marché linguistique" européen ».

Lluis Llach¹³ chantait *vinc de molt lluny i vaig lluny encara* et il nous semble possible d'établir un lien avec les mots de Carlo Levi que nous avons repris pour le titre de notre article : *il futuro ha un cuore antico*. Il faudrait donc prendre conscience de cette histoire, de ce que *eramus* — ce que nous étions, pour projeter un avenir, ce que *erimus* — ce que nous serons, et bâtir une alliance pan-romane, une fraternité de langue (comme Mistral, Ronjat et Jaurès rêvaient) au-dessus des inégalités entre les peuples et les communautés, face aux conflits, au mépris et à la xénophobie qui naissent du manque de compréhension. Notre entreprise s'insère dans une très longue tradition et les voix de ceux qui nous ont précédés nous encouragent à la continuer dans le contexte changeant, et parfois troublé, du monde actuel.

Francisco Javier CALVO DEL OLMO

Universidade Federal do Paraná — Université Grenoble-Alpes

12. Connu par ses sigles en français (CARAP) et en anglais (FREPA).

13. Cette chanson fait partie de son album *Temps de revoltes* (2000) et les paroles ont été composées par Miquel Martí i Pol. Nous pouvons traduire le titre en français : « Je viens de très loin et je vais encore plus loin. »

Références bibliographiques

- ALÉN GARABATO, Carmen. 2009. « Quelques réflexions socio-linguistiques sur les langues romanes et les nouvelles politiques (linguistiques) européennes », Alén Garabato C., Arnavielle T., Camps C. *La romanistique dans tous ses états*. Paris, L'Harmattan, 41-56.
- BÄHLER, Ursula, 2004. *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz.
- BREA, Mercedes, 2010. « ¿Para qué sirve la Lingüística Románica en el siglo XXI ? », Alén Garabato, Carmen, Álvarez Xosé Alonso, Brea, Mercedes, *Quelle Linguistique Romane au XXI^e siècle ?*, Paris, L'Harmattan, 279-291.
- CAITI-RUSSO Gilda, 2006. « Appunti per una lettura "malaspiniiana" del contrasto bilingue di Rambaldo di Vaqueiras », *Poeti e poesia a Genova (e dintorni) nell'Italia medievale*, Atti del Convegno per Genova Capitale della Cultura europea 2004, Edizioni dell'Orso, 189-204.
- CANDELIER, Michel *et alii*, 2009. *Cadre de Référence pour les Approches Plurielles des Langues et des Cultures*, Graz/Strasbourg, Centre européen pour les langues vivantes/Conseil de l'Europe [en ligne], URL : http://carap.ecml.at/Portals/11/documents/CARAP_Version3_F_20091019.pdf.
- DÉCIMO, Marc, 2000. « Quand Michel Bréal, d'origine juive et berlinoise, Alsacien, félibre et citoyen, écrivait à Mistral », *Revue des Langues Romanes*, CIV, 2000, 187-218.
- ECO, Umberto, 1994. *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Bari, Laterza.
- ESCODÉ, Pierre, JANIN, Pierre, 2010. *Le point sur l'intercompréhension, clé du plurilinguisme*, Paris, CLE International.
- ESCODÉ, Pierre, 2016. « Jules Ronjat, une vie dans les langues », Escudé, Pierre, *Autour des travaux de Jules Ronjat, 1913-2013 : Unité et diversité des langues. Théorie et pratique de l'acquisition bilingue et de l'intercompréhension*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1-18.
- EWERT, Adolph 1940. « Dante's Theory of Language », *The Modern Language Review*, vol. 35, n° 3, 355-366.

- JAURÈS, Jean, 1911. « L'éducation populaire et les "patois" », *La Dépêche* – 15 août 1911, [en ligne], URL : https://fr.wikisource.org/wiki/L'Éducation_populaire_et_les_patois, consulté le 25/09/2018.
- JAURÈS, Jean, 1911. « Méthode comparée », *Revue de l'Enseignement Primaire*, 15 octobre 1911, [en ligne], URL : http://gardaremlaterra.free.fr/article.php3?id_article=29, [consulté le 25/09/2018].
- HORACE, Quintus Flaccus, *De Arte Poetica*, [en ligne], URL : <https://tinyurl.com/y47oxkdl>, [consulté le 18/09/2018].
- LAROUSSE, Dictionnaire de français [en ligne], URL : [/www.larousse.fr/dictionnaires/francais/généalogie/36504](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/généalogie/36504), [consulté le 01/10/2018].
- MISTRAL, Frédéric, 1889. *Lis Isclo d'Or*, Paris, Alphonse Lemerre [en ligne], URL : <https://archive.org/stream/uvresdefrdri-03mist#page/n17/mode/1up>, [consulté le 01/10/2018].
- POSNER Rebecca, 1998. *Las lenguas romances*, Madrid, Cátedra, [traduction de Silvia Iglesias].
- RAYNOUARD, François-Just-Marie, 1816. *Grammaire romane, ou grammaire de la langue des troubadours*, Paris, Imprimerie de Firmin Didot.
- RAYNOUARD, François-Just-Marie, 1821. *Grammaire comparée des langues romanes de l'Europe Latine*, Paris, Imprimerie de Firmin Didot.
- RENZI, Lorenzo/ANDREOSE Alvise, 2009. *Manuale di linguistica e filologia romanza*, Bologna, Il Mulino.
- RONJAT, Jules, 1913. *Le Développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris, Champion.
- RONJAT, Jules, 1913. *La Syntaxe du provençal moderne*, Mâcon, Protat frères.
- RIQUER, Martín (de), 2011 [1948]¹. *Los trovadores*, Barcelona, Ariel.
- SAUSSURE (de), Ferdinand, 2016 [1916]¹. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot & Rivages.
- SAUZET, Patrick, 2016. « Jules Ronjat : La syntaxe et la langue occitane », Escudé, Pierre, *Autour des travaux de Jules Ronjat, 1913-2013 : Unité et diversité des langues. Théorie et pratique de*

l'acquisition bilingue et de l'intercompréhension, Paris, Éditions des archives contemporaines, 43-65.

SWIGGER, Pierre, 2014. « Les études linguistiques romanes des origines jusqu'au début du XIX^e siècle : les "prémices" de la romanistique » », Klump A., Kramer J., Willems A., (éd.), *Manuel des langues romanes*, Berlin, De Gruyter, 13-42.

VIDOS, Benedek Elemér, 1996. *Manual de linguística românica*, Rio de Janeiro, Editora UERJ.

WRIGHT, Roger, 1989. *Latín tardío y romance temprano en España y la Francia carolingia*, Madrid, Gredos.

